

Collisions

Abigail Dréan

Abigail Dréan

Collisions

© Abigail Dréan, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7874-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le conducteur avait repéré la petite chatte de gouttière qui arpentait, depuis un moment déjà, le bord du fossé.

Elle s'approchait , s'éloignait puis s'en revenait en mouvements concentriques, les oreilles aplaties de chaque côté de la tête en un réflexe de méfiance. Sur ses pattes détrempées des galettes de boues s'étaient solidifiées et alourdissaient le poids de ses membres graciles. À chacun de ses pas des plaques se détachaient et la contraignait à un effort supplémentaire tant le poids de cette boue qui s'accrochait semblait l'épuiser. Elle paraissait en plein repérage.

Lui s'était hissé à bord de sa cabine.

Il avait passé la nuit dernière sur une aire aménagée, son propre camion garé au milieu d'un aéropage de poids lourds de toutes les nationalités. Certains des doubles remorques, des super poids lourds lui évoquaient aujourd'hui encore des monstres roulant, des créatures surgies d'un autre temps à la carapace et à l'ossature si pesantes qu'il s'étonnait de les voir avancer à si vive allure... Ils lui évoquaient des êtres préhistoriques, surdimensionnés, des créations archaïques et anté diluviennes dont l'adaptation au monde moderne et à sa vitesse demeurerait une énigme. Leurs châssis, leurs pneumatiques de la taille de deux ou parfois trois hommes défonçaient le bitume sur les routes qu'ils traversaient.

Il était de mise, en ces circonstances, que des bivouacs s'improvisent, des braseros, au-dessus desquels d'épais morceaux de viande étaient mis à griller. Il s'élevait dans l'air des fumées chargées d'odeurs de chair flambée, des grésillements de graisse, des éclats de voix et des rires sonores. Cela pouvait durer jusqu'à une heure avancée de la nuit. Des bouteilles, tenue dans le creux de la main, s'entrechoquaient d'un commensal à l'autre avant que chacun porte le goulot à ses lèvres. Un court silence s'ensuivait pendant lequel chaque homme appréciait la fraîcheur de sa boisson. Cet engourdissement saisissait les individus pour les ramener à la pensée de leur foyer lointain ou, au contraire, de leur solitude. Cette bulle représentait un droit acquis. Nul ne communiquait sur les pensées qui le traversaient alors. Par une loi tacite, il était défendu d'interrompre cette plongée en soi.

Plus jeune, il lui était arrivé de bivouaquer avec les autres. Lui aussi était demeuré tard, debout sous la voûte d'un ciel nocturne, contemplant en une stupeur hypnotique les escarbilles qui voletaient et le rougeoiement de la braise. Mais cet engouement lui était passé.

Il se savait respecté par la communauté de ceux qui traversaient le territoire à bord de leur camion. Lors de ses arrêts, année après année, il avait vu toutes sortes d'êtres les nuits d'insomnie sur ces vastes aires de parking. Des fantômes, des créatures inclassables qui sollicitaient compagnie ou nourriture, arpentant cet espace d'une cabine à l'autre. Il avait rencontré des yeux hagards ou d'autres sans âge.

Désormais, il prenait tous ses repas en solitaire assis derrière son volant. De là, il observait les allées et venues, toute l'activité des uns et des autres. À chaque départ, il empilait des réserves. Ce soir-là, il constata qu'elles commençaient à s'épuiser. Les plats, préparés avec soin par son épouse, s'étaient peu à peu vidés. Elle les juxtaposait selon un ordre savant dans différentes boîtes, ces fameux tupperware bleu pâles ou orange vifs, puis les plaçait dans une glacière. À chaque départ, celle-ci pesait lourd et s'allégeait au fil de ses voyages. Plus elle se vidait plus le temps de son retour approchait jusqu'au prochain trajet à accomplir. Ce don de nourriture était un fil d'Ariane qui le ramenait à ses pénates. Son épouse telle une Pénélope concoctait en son absence les nouveaux plats qu'elle goûtait, puis modifiait et changeait encore.

La nourriture les reliait, ce don reçu des mains d'ambre de sa femme tant aimée. Elle salait, épicait, rajoutait coriandre ou cumin et, à sa porte, se succédaient les importuns venus tenter leur chance en l'absence de celui qui allait sur les routes, osant délaissier sans méfiance ce joyau aux nattes ornées de cauris. Il n'était évidemment pas dupe. Mais il était confiant, il savait les stratagèmes et la ruse de son épouse, sa Circé qui embaumait leur demeure de parfums délicieux.

Ainsi, la veille, il avait dévoré le riz et sa sauce rougaille avant de déplier, roulée dans le fond, une petite feuille de papier imbibée de sauce qui cachait un message. Il en avait souri, heureux pour le reste de la soirée. Puis il s'était hissé sur l'étroite couchette au-dessus du volant. Certes, il s'y sentait mal, à l'étroit, comme balancé au-dessus du vide à bord de quelque vaisseau fantôme. Cette couche perchée au-dessus du sol des mortels était comme la cabine d'un bateau. Parfois, les phares d'un nouvel arrivant balayaient son pare-brise malgré les rideaux hermétiquement tirés. Cette lumière soudaine perçait un semblant d'obscurité et agressait ses paupières. À nouveau éveillé, il patientait, aussi immobile qu'un gisant, dans l'attente du sommeil. Même endormi, son corps gardait la mémoire du mouvement de la journée, il éprouvait une sensation de roulis tandis que chez lui il dormait au ras du sol, lové contre le dos de son

épouse.

Il avait la ferme intention de repartir dès l'aube.

Il remarqua alors la jeune gouttière assise en contre bas de sa cabine. Elle s'était plantée là, ses yeux immenses fixés sur les siens. Ce regard direct l'amusa.

« — *Tu es une audacieuse toi !* » Sourit-il.

« — *C'est pas pour moi que tu es là, hein ? Tu dois avoir faim.* »

Elle avait bien sû aimé le sandwich, le thon en sauce, les morceaux de chair et d'olives. Le conducteur les lui avait offerts avec diplomatie et délicatesse, conscient de la méfiance dont faisait montre la créature. Elle s'était reculée de quelques pas, dans une posture aux aguets, étudiait ses gestes, prête à décamper au moindre mouvement brusque.

À pas comptés, elle s'était approchée, des gouttelettes de pluie scintillaient dans son pelage. De la pointe du museau, cet être surgi de nulle part avait humé l'offrande puis reculé d'un mouvement vif avant de s'approcher de nouveau. Tandis qu'elle lapait avec parcimonie, il rit de sentir cette langue râpeuse contre sa paume. La faim finit par l'emporter sur les autres considérations.

Le chauffeur avait ouvert puis divisé en deux parties égales le sandwich, il avait déposé une moitié du pain sur le marchepieds. La gouttière s'était approchée. Elle déchirait des morceaux qu'elle tenait avec fermeté entre ses pattes. Ses dents, aussi minuscules que des grains de riz, luisaient dans sa bouche. Elle arrachait des rubans de mie et de croûte, se délectait du thon, de la sauce, faisait fi des projections d'huile qui mouchetaient d'éclats orangés son museau blanc.

Ce n'était pas la première fois que le chauffeur constatait un tel appétit, d'une urgence telle qu'il abolissait toute méfiance, amenuisait toute vigilance.

Comme nombre de ses confrères, il savait que les aires de repos étaient un espace d'entremise, de marchandage, de trocs et d'échanges de toutes sortes. D'aucuns semblaient penser que leurs primes les avaient transformés en seigneurs de l'asphalte, au sommet d'une hiérarchie interlope, rois d'une chaîne alimentaire où les gros poissons traquaient, utilisaient puis dévoraient les petits. Certains, parmi ceux qui avaient commencé en même temps que lui dans le métier, avaient laissé leur âme au détour d'une plaine d'asphalte.

Maintes fois, en bordure d'un parking, il avait deviné des silhouettes hâves,

fagotées de façon à avoir chaud, bonnets rabattus sur une chevelure raidies par la crasse.

Ses voisins, comme lui, suivaient d'un œil las et sans illusion ces cohortes fantomatiques qui vendaient, mendiaient, se proposaient avant de disparaître et de rester invisibles dès le point du jour. Au creux du ventre de chacun, seule comptait l'assurance de franchir ce fleuve de la nuit sans être saisi par le froid, la faim ou la mort.

Avant d'arriver à lui, la jeune chatte avait sûrement parcouru une longue distance. À moins qu'elle ne soit restée tapie, aux aguets le temps nécessaire à son repérage et ce en dépit de la pluie, de la gadoue, de la faim. Car, de toute évidence, elle l'avait repéré, observé, choisi. Il n'aurait su dire si elle avait pu porter un collier ou arborer un tatouage. Il était probable qu'elle ait tournicoté un moment à l'orée de l'esplanade de bitume. Et, en vérité, elle avait longuement hésité, humé l'air, pris soin d'observer les allées et venues. Ce monde inconnu était une source d'angoisse, une mer d'incertitudes au milieu de laquelle elle se devait de déployer une vigilance sans faille. Ce qui pouvait s'avérer vite épuisant.

Elle se tenait en phase d'observation quand un groupe d'hommes jeunes, à peine sortis de l'adolescence, l'avait remarquée. Elle ne saisissait rien de leur langage mais fut prompte à les fuir. Ils avaient été saisis de l'envie de la courser, riant aux éclats, se la montrant du doigt. Affolée, elle avait couru jusqu'à ce que ses griffes rencontrent la surface d'un tronc sec et noueux. Elle avait bandé tous ses muscles pour se hisser jusqu'à la cime, prenant appui sur une branche où elle avait ensuite pu se coucher pour se tenir aux aguets.

Eux, en contre bas, riaient, s'esclaffaient. L'expérience et la pratique des humains avaient affiné son ouïe, affuté son audition, aiguisé sa capacité à se concentrer et à demeurer coite. Ils émettaient des sons étranges, un langage articulé qui allait des aigus vers les graves. Parfois, ils donnaient l'impression de cracher, d'éructer ou parfois encore de chanter ou de murmurer. Leurs bouches molles produisaient des bruits, des chuintements, des claquements et des borborygmes. Et puis, des odeurs émanaient de leur personne et ils ne paraissaient pas se sentir. Pourtant, ces effluves étaient autant de messages, de sources d'informations qu'eux-mêmes lui paraissaient incapables de traduire. Leur candeur sur ce sujet s'avérait déroutante.

Quant aux jeunes hommes réunis en cercle autour d'un brasero, ils avaient fini

par sombrer dans un sommeil lourd , alourdis de bière et de viande. Elle avait quitté son promontoire, humé les restes, dévoré avec appétit des bouchées de gras et de chair avant de regagner une cachette sûre. Elle avait besoin de trouver un moyen de transport fiable. Pour cela, il lui fallait étudier le meilleur candidat, celui qui ne représentait pour elle aucun danger. C'est que son périple était loin d'être achevé. Il ne faisait même que commencer...

Sa posture du moment, aussi fâcheuse soit-elle, en hauteur au-dessus d'un groupe qu'elle gardait à portée de regard, ne la détournait pas de son but.

Elle avait un impérieux besoin de se déplacer et de le faire par un moyen autre que la marche. Si elle poursuivait ainsi, elle s'épuiserait avant d'atteindre son but et cela, il n'en n'était pas question... Pour parvenir à ses fins, il lui fallait conserver ses forces, voire les accroître, se nourrir, aiguïser encore sa ruse et sa vigilance. Elle convia une image qui lui était chère et qui était aussi comme une petite écharde plantée dans son cœur, un chagrin reclus dans la boîte noire de son esprit. Elle devait se souvenir pour avancer. Se rappeler. Toujours.

Elle pensa avec mélancolie à sa petite mère sans cesser d'observer, au sol, les hommes accablés de sommeil. Sa mère, cette Mère qui lui manquait et qui avait été elle aussi orpheline avant elle, lui avait enseigné une partie de ce qu'elle avait reçu de sa propre Mère, un être chétif et épuisé. Leur histoire devenait un fil, un lien ténu qui les reliait d'une époque à l'autre, un talisman pour puiser l'énergie, le courage.

Et elle allait en avoir tellement besoin...

À peine sortie de cette période critique du sevrage, qui condamnait à la mort un jeune sur trois, les anciens, jugeant qu'elle se trouvait à même de l'entendre, mirent sa mère en garde. C'est ce qu'elle lui racontait le soir avant de plonger dans le sommeil. Dans leur monde, ces histoires-là étaient les contes qui endormaient les petits.

Les enseignements des anciens, dans l'ensemble, ne lésinaient pas sur les avertissements et les appels à la méfiance à l'encontre des humains. Certains d'entre eux, errants par choix, expliquaient qu'ils avaient d'eux-mêmes pris la décision de quitter un foyer humain où ils ne se sentaient plus à leur place. Ils avaient repris leur liberté, retrouver leur rang de félin des origines et transmettaient leur expérience aux plus jeunes. Ils entendaient revenir à l'âge des

Premiers, avant l'humiliation de la domestication, avant le temps de l'allégeance. La ruse déployée, les services rendus en échange du feu du foyer et de restes jetés à la volée, très peu pour eux.

Cette méfiance s'était immiscée en elle pour faire partie intégrante de sa nature. L'abandon avait donné raison aux enseignements reçus... La mort, la faim, les accidents, les maux qui raccourcissaient leur existence avaient encore et toujours une même cause : les hommes. Certains anciens prônaient un retour massif à la vie sauvage. D'autres plaidaient pour la fin de la reproduction, ou au moins une baisse des naissances.

À cette époque, sa mère accordait une grande attention à ces paroles. Cependant, elle s'estimait trop jeune pour choisir la voie radicale. Elle éprouvait l'envie et le désir de découvrir par elle-même.

Bien-sûr parmi les plus jeunes, tous n'étaient pas réceptifs aux récits des vieux. Peu saisissaient la nécessité de s'arrêter, d'écouter, d'attendre, bref, d'oublier l'écoulement du temps tel que les humains l'avaient imposé.

C'est ainsi qu'au hasard d'un chemin, elle avait fait la connaissance d'un angora gris de lune, aux longues moustaches ondulées. Il n'avait pas d'âge. De prime abord, sa silhouette se confondait avec la pierre sur laquelle il était assis, le dos très droit. Il paraissait être le prolongement de son promontoire de calcaire, une excroissance. Occupée à sa toilette, elle n'avait nullement détecté cette présence.

Mais l'Ancien entrouvrit ses yeux et, du fond de sa gorge, sans même qu'il ouvre la bouche, un timbre bas gronda comme le roulis d'un orage, murmura à l'oreille de la petite. Elle revint le lendemain, puis chaque jour, de chaque semaine. Sa place était aux pieds du promontoire de pierre, sous le berceau d'une branche d'argousier. Elle patientait. Parfois, tous les deux échangeaient quelques mets, buvaient une eau fraîche avant que l'Ancien ne s'exprime. Il arrivait qu'il ne dise que peu de choses. D'autres fois, ses conférences se prolongeaient jusqu'à ce que le disque solaire disparaisse derrière les monts. Ainsi, elle apprenait, avait une compagnie, l'illusion d'un être plus âgé qui veillerait sur elle.

Mais le vieil angora cessa d'apparaître. E la même façon qu'il avait fait son entrée dans son existence il en sortit. Elle attendit devant le rocher, revint, patienta. Mais elle eut beau tourner la tête, patienter, humer l'air, il n'y avait plus nulle trace de l'ancien. La solitude de l'espace lui répondait, le sifflement sourd

et lointain du vent qui soufflait sur les monts. Que signifiait cela ? Son enseignement était-il achevé ? Elle l'ignorait. Elle ne se trouvait pas du tout savante mais rongée par mille et un doutes. Une once de tristesse vint se loger dans son cœur solitaire, le regret de cette présence à laquelle elle s'était attachée, cet aîné rempli de tant de choses connues, secrètes et qui avait vu en elle une créature digne d'intérêt, assez pour être distinguée, suffisamment singulière pour être instruite.

Or, cela n'allait pas du tout de soi dans la récente existence de la jeune gouttière. Après tout, elle était encore une minuscule chatonne lorsqu'elle fut livrée à elle-même, pincée de poussière sous l'infini, certaine de son insignifiance.

Une image restait imprimée en elle, celle d'une maison. Ce lieu constituait, à vrai dire, un point de départ.

La maison se bordait de haies épaisses, rarement taillées et d'un haut noisetier dont les fruits tombaient au sol chaque année avec une régularité d'horloge. Les coques bruns roux chutaient avec un « *ploc* » aussi bien sur le trottoir que dans l'herbe du jardin. À l'automne, il virait à l'ocre puis brunissait, les feuilles se racornissaient comme une peau de parchemin. Si quelqu'un en saisissait une pour la froisser entre ses doigts, elle crissait comme du papier de verre.

Les noisettes exerçaient un attrait sans pareil sur les passants. Ils ne les remarquaient pas tout de suite. À vrai dire, les promeneurs se faisaient plutôt rares. La plupart du temps ils étaient des riverains, des voisins désireux de se dégourdir les jambes malgré le temps gris ou le froid, ou encore des personnes avec un chien tenu au bout d'une laisse. Le hasard les faisait marcher sur les noisettes qui produisaient un craquement, s'ouvraient sur un fruit à la chair tendre et blanche. Parfois, un marcheur battait des bras dans les airs, perdait l'équilibre comme sur un tapis de billes.

Quant au propriétaire de l'arbre, il semblait indifférent.

Les promeneurs, vieillards, enfants, se penchaient, ramassaient. La cueillette les happait, ils gonflaient leurs poches de cette manne offerte par une coïncidence de leur promenade, ils le vivaient comme un clin d'œil de la chance. Un sourire éclairait les visages, une joie enfantine. Elle-même humait son parfum, aimait le tronc de l'arbre, dormait parfois entre les racines. La chaleur qui montait de la terre se communiquait à ses flancs. De loin, elle discernait les branches, le